



www.comptoirlitteraire.com

présente

‘ ‘Monsieur de Pourceaugnac’ ’
(1669)

comédie-ballet en trois actes et en prose de MOLIÈRE

pour laquelle on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

la genèse (page 2)

l'intérêt de l'action (page 2)

l'intérêt philosophique (page 4)

la destinée de l'œuvre (page 4)

Bonne lecture !

Résumé

Deux jeunes amoureux, Éraste et Julie, vivent à Paris. Ils se rencontrent en secret de peur que le père de Julie découvre leur relation. Celui-ci, Oronte, a donné sa fille en mariage à un certain Léonard de Pourceaugnac, gentilhomme qui exerce quelque profession juridique à Limoges, mais qu'il n'a jamais vu. Dégoûtés par cette idée, les deux amoureux contrariés décident de se venger du malheureux provincial en l'engageant dans une cruelle machination, pour laquelle ils font appel à deux personnages picaresques qui font métier de duper les autres : une entremetteuse, Nérine, et un fourbe napolitain, Sbrigani. Ceux-ci se font fort de contraindre M. de Pourceaugnac à regagner Limoges au plus vite. Il arrive à Paris, où son costume extravagant, ses allures singulières l'exposent aux moqueries de la populace. Il tombe sur Sbrigani, qui se déclare son ami, et se propose de le protéger. Survient Éraste qui, bien qu'ils ne se soient jamais vus, dit reconnaître en monsieur de Pourceaugnac un ancien ami, lui parle de sa famille si habilement que le provincial est obligé de convenir qu'il le connaît fort bien. De ce fait, il accepte l'hospitalité qui lui est offerte, et le pauvre homme est ainsi pris dans un engrenage.

Or, après avoir gagné sa confiance, Sbrigani et Éraste, toujours en feignant de le protéger, emploient de multiples moyens pour se débarrasser de lui. Ils persuadent deux médecins qu'il est fou. Ceux-ci raisonnent, doctement et ridiculement, de la terrible maladie de ce prétendu malade, qui ne comprend rien à toutes ces bizarreries ; plus il se prétend sain d'esprit et proteste, plus ils sont convaincus de son déséquilibre mental, lui imposent saignées et lavements, ce qui donne prétexte à un ballet burlesque. Et il échappe de justesse à une phlébotomie complète.

Un faux marchand flamand annonce alors au père de Julie que son futur gendre est ruiné, criblé de dettes.

Peu après, Sbrigani vient trouver le Limousin pour l'inciter à ne pas épouser Julie, car elle serait une vilaine coquette. Cette dernière entre alors soudainement en scène, et, jouant ce rôle avec un naturel inquiétant, affirme être follement amoureuse du malheureux homme qui, persuadé de la fausseté de sa promesse, reçoit très froidement ses avances, et refuse de l'épouser.

Mais, au moment où il veut quitter la scène, il est en butte aux criailleries (en patois picard et en provençal) de deux campagnardes déguisées (en fait, Nérine et la servante Lucette) qui se prétendent ses épouses, s'acharnent sur lui en affirmant qu'il est le père de leurs ribambelles d'enfants qui lui sautent au cou en l'appelant «*papa*». De faux «*exempts*» s'emparent du gentilhomme, qui, accusé de polygamie, va être pendu. Il n'a alors qu'une dernière possibilité : la fuite. Et c'est vêtu en femme que, sur les conseils de Sbrigani, qu'il prend pour un honnête homme jusqu'à la fin, il réussit à échapper à la justice, non sans que, obligé de jouer la dame du monde, il risque de se faire violer par des gardes suisses. Berné et amer, dégoûté de la capitale et du mariage, il rentre à Limoges, Sbrigani convainc alors Oronte que monsieur de Pourceaugnac lui a enlevé sa fille. Éraste feint de la sauver et, en reconnaissance du service rendu, obtient la bénédiction du père qui accepte enfin le mariage des deux amoureux.

Analyse

Genèse

Les commentateurs se sont demandé avec insistance pour quelle raison Molière avait choisi de ridiculiser un Limousin.

Aurait-il eu l'idée d'écrire la pièce en se souvenant de l'accueil médiocre que sa troupe aurait reçu à Ambazac? En 1705, Jean-Léonor Le Gallois de Grimarest, premier biographe de Molière, indiqua : «*On dit que le Pourceaugnac fut fait à l'occasion d'un gentilhomme limousin, qui un jour de spectacle, et dans une querelle qu'il eut sur le théâtre avec les comédiens, étala une partie du ridicule dont il était chargé. Il ne le porta pas loin ; Molière, pour se venger de ce campagnard, le mit en son jour sur le théâtre, et en fit un divertissement au goût du peuple, qui se réjouit fort à cette pièce.*» Mais il n'est pas besoin d'imaginer de tels déboires pour justifier cette invention car, depuis fort longtemps, au

moins depuis Rabelais (dans "*Gargantua*"), les Limousins étaient considérés comme des béotiens et fort maltraités par les écrivains satiriques.

On a aussi cru reconnaître en monsieur de Pourceaugnac le premier mari de Geneviève Béjart, soeur de Madeleine, originaire lui aussi du Limousin.

Intérêt de l'action

On a, dans "*Monsieur de Pourceaugnac*", une autre histoire de ces traditionnelles tentatives de mariage forcé souvent traitées par Molière, qui opposent :

- d'un côté, les «méchants» (Monsieur de Pourceaugnac, Oronte), qui veulent contraindre, par leur âge et leur pouvoir, les faibles et les opprimés (les femmes, les fils et les valets) ;
- de l'autre, les «bons», ceux qui s'aiment (Éraste et Julie), et ceux qui les font échapper à l'exigence autoritaire du père.

On fait donc face à une situation malheureuse, mais qui se résout favorablement pour les amoureux contrariés, par un aussi traditionnel «happy end», ce qui est le propre de la comédie.

Entre temps, la pièce est une comédie parce qu'on rit de Monsieur de Pourceaugnac, qui est le type même du naïf, voire du niais, sinon du simple d'esprit qui montre une crédulité touchante, le type du benêt fait pour être le dindon de la farce qu'on roule dans la farine, et qui ne comprend pas ce qui lui arrive. On se moque du gentilhomme fort infatué de ses titres (d'ailleurs assez douteux ; n'est-il pas déjà un «*Bourgeois gentilhomme*» avec ses prétentions à la noblesse?) dont le ridicule tient d'abord à son nom où, à la particule nobiliaire, succède la référence au cochon, tandis que le suffixe évoque le centre et le sud de la France. On se moque du hobereau mal léché au regard des raffinements de la Cour de Louis XIV où paradent précieux et précieuses, où on se perd à force de superficialité et de mise en scène. On se moque (thème récurrent) du provincial lourdaud, qui sort de sa «brousse» limousine pour, avec des vêtements démodés, des manières décalées, affronter un Paris qui porte un regard impitoyable sur son exotisme (au XVIIIe siècle, le Limousin était un pays aussi lointain que pourrait l'être l'Afrique aujourd'hui), comme on rit aussi des personnages qui usent de parler régionaux (le commerçant flamand, les paysannes picarde et provençale) sinon de langue étrangère (l'italien du valet napolitain, qu'on trouve dans des couplets des scènes XIII et XVI du premier acte). On se moque de celui qui est différent. Surtout, on s'emploie à le rejeter en faisant de lui un fou, un pervers sexuel (sa différence entraînant ce fantasme) ; on l'oblige même à se travestir en femme, pour bien démonter jusqu'à son identité première, pour aboutir à sa déconstruction.

Mais, à cet homme innocent et inoffensif, qui se prête très candidement aux manoeuvres menées contre lui, un amoureux sans scrupule, son aimée et deux filous font subir des vexations, des sévices, ourdissant une suite de complots, de machinations plus cruelles, plus sadiques les unes que les autres. Ces coups sont montés de façon burlesque, mais il reste qu'ils transforment bientôt en cauchemar le séjour du provincial dans la capitale, la machine s'emballant autour de ces stratagèmes qui n'en finissent pas, dans une théâtralité débridée où tout n'est que spectacle et faux-semblants. Le sort de Monsieur de Pourceaugnac, victime innocente, ahurie et impuissante, est donc, somme toute, assez tragique (même si, alors qu'il rentre chez lui martyrisé et dépouillé, il a aussi évité d'épouser la bien peu recommandable Julie). C'est que, comme dans la tragédie, la violence est à la base du comique ; que le destin d'un personnage comique est, lui aussi, d'être supplicié sur scène, d'une manière telle cependant qu'on ne peut que rire de ses malheurs du fait même qu'ils sont exagérés.

Ici, ils sont interrompus par des ballets bouffons : ceux des médecins, ceux des épouses et ceux des soldats. Rarement Molière poussa aussi loin la verve et la pétulance, et la pièce est, dans son oeuvre, comme une apothéose bouffonne.

C'est que "*Monsieur de Pourceaugnac*" est une comédie-ballet, genre que Molière avait inventé avec "*Les fâcheux*" en 1669. Elle commençait d'ailleurs par une ouverture chantée, et se terminait par un grand final où un chœur célébrait, d'une manière naturellement allusive, les amours de Louis XIV et de Mme de Montespan. Cette pièce semble marquer, plus que les autres, la totale réussite de la collaboration entre Molière et Lully : la dramaturgie du texte théâtral et celle du texte musical sont intimement liées. La comédie-ballet allait donner naissance à l'opéra français.

Avec l'intervention des médecins, dont la consultation est la reproduction à peine chargée des pratiques médicales contemporaines, Molière fit un nouveau pas dans sa satire des médecins qui allait atteindre son apogée avec sa dernière pièce, "*Le malade imaginaire*".

Ainsi, "*Monsieur de Pourceaugnac*" est une grosse farce fort burlesque et d'une brutalité et d'une cruauté qui surprennent. Elle révolterait par son injustice si on ne se souvenait qu'elle n'était qu'un jeu.

Intérêt philosophique

On peut considérer que la pièce dénonce l'animosité contre l'Autre, contre celui qui vient d'ailleurs, d'un ailleurs inconnu, donc fantasmatique.

Destinée de l'oeuvre

Le 6 octobre 1669, dans un cadre intime, après un repas de chasse, la comédie-ballet fut représentée au roi et à la Cour, à Chambord. Molière fut Monsieur de Pourceaugnac. Lully dirigea la musique tout en jouant lui-même le rôle d'un médecin italien. Le spectacle obtint un vif succès. Le 7 octobre 1669, la "Gazette", l'organe de presse officieux du royaume créé par Théophraste Renaudot, indiqua : «Leurs Majestés continuent de prendre ici le divertissement de la chasse ; et, hier, elles eurent celui d'une nouvelle comédie par la troupe du roi, entremêlée d'entrées de ballet et de musique ; le tout si bien concerté qu'il ne se peut rien voir de plus agréable. L'ouverture s'en fit par un délicieux concert, suivi d'une sérénade de voix, d'instruments et de danses. Et, dans le quatrième intermède, il parut grand nombre de masques qui, par leurs chansons et leurs danses, plurent grandement aux spectateurs. La décoration de la scène était pareillement si superbe que la magnificence n'éclata pas moins en ce divertissement que la galanterie, de manière qu'il n'était pas moins digne de cette belle cour que tous ceux qui l'ont précédé.» Dans sa lettre datée du 12 octobre 1669, le gazetier Charles Robinet, écrivit les vers suivants : «Or, du mois courant le sixième, la cour eut un régal nouveau, également galant et beau, et même aussi fort magnifique, de comédie et de musique, avec entr'actes de ballet, d'un genre gaillard et follet, le tout venant, non de copiste, mais vraiment du seigneur Baptiste, et du sieur Molière, intendants, malgré tous autres prétendants, des spectacles de notre Sire, les actrices et les acteurs ravirent leurs grands spectateurs, et cette merveilleuse troupe n'eut jamais tant le vent en poupe».

La pièce fut ensuite représentée à Paris, au Théâtre du Palais-Royal, quarante-neuf fois entre le 15 novembre 1669 et le 11 septembre 1672. Dans sa lettre datée du 23 novembre 1669, Robinet ajouta quelques détails concernant l'origine de la pièce : «Il [Molière] joue autant bien qu'il se peut ce marquis de nouvelle fonte, dont par hasard, à ce qu'on conte, l'original est à Paris, en colère autant que surpris, de s'y voir dépeint de la sorte. Il jure, il tempête et s'empporte, et veut faire ajourner l'auteur, en réparation d'honneur, tant pour lui que pour sa famille, laquelle en Pourceaugnacs fourmille... Quoi qu'il en soit, voyez la pièce, vous tous, citoyens de Lutèce : vous avouerez en bonne foi, que c'est un vrai plaisir de roi.»

Après la mort de Molière, la pièce fut jouée successivement, une fois au théâtre de l'hôtel Guénégaud de Paris en 1680, une fois à Saint-Germain-en-Laye en 1681, douze fois au théâtre de la rue des Fossés-Saint-Germain de Paris entre 1701 et 1750, une fois au château de Bellevue en 1751, cinq fois au Théâtre de la Monnaie à Bruxelles entre 1753 et 1785, trois fois au Théâtre du Capitole de Toulouse entre 1786 et 1789, une fois au Théâtre national de Caen puis à nouveau, deux fois au Théâtre de la Monnaie à Bruxelles en 1791.

En 1670, le texte fut publié à Paris chez l'éditeur Jean Ribou.

En 1758, Diderot, dans son "*Discours sur la poésie dramatique*", écrivit : «Si on croit qu'il y ait beaucoup plus d'hommes capables de faire "*Pourceaugnac*" que "*Le misanthrope*", on se trompe.»

Dans son ouvrage "*Recréations littéraires*", paru en 1766, François-Louis Cizeron-Rival nota : «On dit que Lully ayant eu le malheur de déplaire au Roi voulut essayer de rentrer dans ses bonnes grâces par une plaisanterie. Pour cet effet, il joua le rôle de Pourceaugnac devant sa majesté, et y réussit à

merveille, surtout à la fin de la pièce, quand les apothicaires, armés de leurs seringues poursuivent monsieur de Pourceaugnac.»

En 1793, la pièce fut représentée avec une nouvelle musique de Mengozzi. Mais, à partir de 1876, on revint à la partition de Lully, qui fut d'ailleurs librement réorchestrée par Théodore Weckerlin.

En 1985, la pièce fut donnée à la télévision française, dans une mise en scène de Michel Mitrani, avec Michel Galabru, Roger Coggio, Fanny Cottençon, Jérôme Anger, Jean-Paul Roussillon, Rosy Varte, Michel Aumont, Anne-Marie Besse, Jean-Pierre Castaldi.

En 2001, Philippe Adrien mit la pièce en scène avec Bruno Raffaelli, Denis Podalydès, Anne Kessler. Il tira Molière du côté du fantastique, ce qui fit apparaître la pièce dans sa juste lumière, cette farce ténébreuse étant à mi-chemin entre le bouffon et le sacrificiel : les médecins étaient des cousins de la famille Adams, et l'apothicaire un fils de Nosferatu.

En 2008, à l'Espace Alya, à Avignon, Isabelle Starkier mit la pièce en scène avec Christian Julien, Jean-Marie Lecoq, Eva Castro, Stéphane Miquel, Sarah Sandre. Elle prit le parti de faire de Pourceaugnac, qui était un Noir, un personnage digne et séduisant (belle prestance, beau costume blanc avec jabots, dentelles et perruque XVIIIe siècle, toute blanche elle aussi), qui était le seul à ne pas porter de masque et à jouer franc jeu, le seul à bien s'exprimer, calmement et poliment, à avoir de la sincérité et une identité vraie, le seul capable d'estime et de fidélité. On ne riait donc pas de ce Pourceaugnac-là. Les manipulateurs avaient quelque chose de mafieux, et leur manque de scrupule les rendaient plutôt odieux. La mise en scène dénonçait la cruauté de la manipulation, cruauté d'une société fondée sur des faux-semblants et des artifices. Comme, chez Molière, Pourceaugnac se retrouve vidé de lui-même, la metteuse en scène alla jusqu'à la mise à nu, avec un strip-tease où il se retrouvait dans le plus simple appareil, cette nudité le ramène à son humanité. Aux caricatures régionales, Isabelle Starkier ajouta un apothicaire chinois, donna aux médecins une allure de vieux sages juifs, sortes de savants fous au crâne dégarni le cheveu en bataille, fit des gardes suisses des soldats américains avec casque et plastron d'uniforme. Le spectacle s'appuyait clairement sur l'énergie de la «commedia dell'arte» avec des masques désopilants et des comédiens campant tour à tour des figures irrésistibles de drôlerie qui relevaient de l'univers de la bande dessinée, comme ce Napolitain mafieux de Sbrigani. Comme Pourceaugnac était joué par un acteur noir, la maladie que lui découvraient les médecins était justement la mélancolie ou «humeur noire» dont ils voulaient le purger. La comédie finissait tragiquement avec les menottes que l'on passait aux mains de Pourceaugnac et le son d'un «charter» qui décollait. La mise en scène d'Isabelle Starkier dénonça donc la cruauté de la manipulation, la cruauté d'une société fondée sur des faux semblants et des artifices, d'une société raciste.

Il existe plusieurs adaptations de la pièce de Molière, notamment :

- *"Il Signore di Pourceaugnac"*, opéra-bouffe représenté le 23 avril 1792 ;
- *"Le nouveau Pourceaugnac ou L'amant ridicule"*, comédie en prose en cinq actes du baron de Cholet, marquis de Dangeau écrite en 1815 ;
- *"L'original de Pourceaugnac ou Molière et les médecins"*, comédie en un acte de Théophile Marion Dumersan représentée le 22 février 1816 ;
- *"Encore un Pourceaugnac"*, parfois intitulé *"Le nouveau Pourceaugnac"*, comédie-vaudeville en un acte d'Eugène Scribe et Charles-Gaspard Delestre-Poirson, jouée pour la première fois le 18 février 1817, variation de la pièce de Molière dans laquelle Pourceaugnac triomphe ;
- *"Monsieur de Pourceaugnac"*, ballet d'action comique en deux actes de Jean Coralli et Armand-François Jouslin de La Salle, représenté le 28 janvier 1826 ;
- *"Monsieur de Pourceaugnac"*, opéra-bouffe en trois actes de Gioacchino Rossini, Carl Maria von Weber et Castil-Blaze, datant de 1826 et représenté le 24 février 1827 ;
- *"Monsieur de Pourceaugnac"*, film de Gaston Ravel et Tony Lekain, réalisé en 1930 ;
- *"Monsieur de Pourceaugnac"*, comédie mise en musique par le compositeur suisse Frank Martin en 1960.

Deux oeuvres musicales furent également tirées de la pièce, et portent le même titre : l'une par Alberto Fanchetti, donnée à Milan ; l'autre de Paul Bastide, représentée à Strasbourg en 1921.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)